

Francisco SERRANO

Date de l'entretien 21 avril 2009

Lieu de l'entretien Bordeaux, Gironde

Enquêteur Marianne BERNARD et Oumar DIALLO

MARIANNE BERNARD - Nous sommes à Bordeaux le 21 avril 2009. Je suis Marianne Bernard. J'interviens dans le cadre du recueil de la mémoire orale des Républicains espagnols résistants en France pendant le conflit de la deuxième guerre mondiale. Francisco Serrano, vous êtes résistant.

FRANCISCO SERRANO - Oui.

Républicain espagnol résistant en France. Vous êtes né le 29 août 1913, à Los Barrios.

Barrios.

En Andalousie. Votre père s'appelait François, Francisco Serrano.

Francisco Serrano.

Et votre maman, Rosario Gomez.

Voilà !

Que faisaient vos parents en Espagne ?

Maintenant ?

Non avant. Avant, quels métiers avaient vos parents en Espagne ?

Oh, "campesino". "Campesino" de la terra.

Donc paysans, voilà, paysans. Et vous-même vous étiez, vous êtes allé à l'école ?

Non, moi je travaillais de mécanos. Je connaissais des mécanos, moi dans ma vie, des petits mécanos comme ça. Et j'ai fini comme ça. Et à la guerre, j'étais... Quand la... j'étais... parce que j'étais... il faut raconter... la première... Vous voulez que je vous conte toute mon histoire ? Alors le village que je suis né, c'est un village de paysans. Et là, y'en a beaucoup de terres. Mais la terre, c'est pas de nous. La terre c'est au propriétaire terrien, comme on l'appelle. C'est le grand Señor de l'Andalousie. Tu comprends ? Alors, les pauvres, ils travaillaient, quand le patron ou le "terrateniente" y a besoin de lui. Alors c'est une véritable honte ! Non pour moi, mais pour le patron. Nous, pas moi non, mon père, mon grand-père, tout ça. Ils sont obligés de "mis en file" "en la plaza" du petit village. Après, il arrive le patron : "toi et toi et toi, à travailler". Les autres, celui-là qui sont pas contents, qui protestent toujours de l'injustice, ceux-là ils ne les lâchaient plus ! Alors, comme ça, après j'ai grandi. Je me suis mis au syndicat, et avec des gens qui sont intelligents, qui travaillaient enfin, qui travaillaient, qui protestaient contre la "injusticia". Et je me suis mis là. J'ai été en prison deux ou trois fois pendant la République, et quinze jours, vingt jours, et comme ça. Et après de recommencer le 18 juillet 1936. Alors, j'étais en prison, il m'a mis en prison. Il m'a mis en sécurité parce que je suis du comité de grève de la... contre les fascistes. Alors, il m'a fait sortir parce que je parlais avec l'ouvrier. Parce que... travail. Enfin je ne le faisais pas. Alors il y en avait, un deuxième copain de moi, en prison... pour que je m'échappais. Alors, il m'a donné, le tribunal militaire, il m'a donné quarante-huit heures, parce que je travaillais, que je parlais avec l'ouvrier, parce que on était au travail. Alors il a tué à lui. Il l'a tué

vingt-quatre heures avant. Alors c'est pour ça que je sais... je connais où était le comité révolutionnaire caché. J'ai parlé avec le comité, mais il dit : "écoute Mr Serrano, ça ne vaut pas la peine parce que moi j'ai l'intention de me présenter". C'est l'ignorance qui me fait ça. Il lui dit : "Ecoutez monsieur, l'ouvrier a commencé, ou n'a pas commencé", enfin je leur... Alors le copain me dit : "Non, non, te présente pas, c'est mieux que tu foutes le camp." Alors je parti del Rechira à Castella qu'on l'appelle, c'est là-bas. C'est la zone républicaine... J'y étais à la zone fasciste. Y la otra, c'est la zona republicana...

Comment ça se fait que vous étiez en prison pendant la République ?

Oh ! Pendant la République. C'est pas moi tout seul ! Alors, et pendant la Republica, vous savez la, il y en avait... Maintenant il dit qu'il y avait du monde qui ne travaille pas, qui sont au chômage. Là-bas, c'est l'habitude. Alors les gens, les patrons, pour que... alors la République, c'est le républicai. C'est juste qu'ils sont au gouvernement, mais ceux qui commandent, c'est la réaction espagnole, c'est l'Eglise... enfin tout ces... alors nous, quand tu fais quelque chose, tu fais des grèves, ils t'enfermaient. Et c'est pour ça, comme je dis avant, tu restais dix jours, vingt jours, quatre jours. Et après ils te foutaient dehors, parce que c'est moment ou pas de d'avouer... Parce que ils te foutaient dehors, on reprend, j'y ai été au moins quatre ou cinq fois, si ! Écoute, comme preuve, il y a des fois, que je sortis de chez moi pour me promener. Et je ne rentrais pas moi à chez moi à sept heures et demi, à huit heures. Et ma mère, elle le savait déjà ! Il va en prison [*rires*]. Et elle m'a trouvé là-bas ! Et à moi quand je fais des grèves comme ça, je fais comme ça, et après comme je vous ai dit tout à l'heure, je suis rentré au syndicat CNT, Confédération Nationale du Travail, que l'appelle. Et alors, j'étais un peu... je ne suis pas intelligent, j'étais un peu ... comme ça. Il m'a mis au Comité, alors...

Vous aviez appris à lire et à écrire entre-temps ?

Un peu, un peu, un peu, un peu ! Et après... et c'est pour ça qu'elle est venue la police. La police, elle est venue, et on a insulté deux de la CNT, deux du Parti Socialiste, pour parler avec la classe ouvrière, non pas des communistes. Parce qu'à ce moment, on n'est pas des communistes. Je ne voulais pas de laisser dire sentiment à personne, mais là-bas on avait pas de communistes à ce moment. Et alors, chacun est resté, le copain... je sortais le numéro une. Et mon copain, il est sorti numéro deux. Alors, il y'en avait un policier qui nous connaît très bien, il me dit, il lui dit, son colonel de l'armée, ou général, ou colonel de l'armée, il lui dit : "Écoutez, celui-là, ils sont tous deux dehors. De la même organisation, ils vont s'échapper tous les deux. C'est meilleur que de rester un ici, et l'autre en prison..."

En otage ?

Alors...

En otage, c'était...

En otage, alors moi, je suis sorti encore en numéro deux. Et lui est resté numéro un. Alors lui est resté pour moi. Et je suis sorti. Alors j'ai commencé, je commence pas... quand j'ai trouvé quelqu'un, il me dit, je lui ai dit : "Écoutez, je viens pour ça, ne retourne pas travailler !" Et après, comme j'ai dit tout à l'heure, le Comité il m'a dit : "Écoute, ce n'est pas la peine que tu te représentes parce que le copain". "Pulido" il s'appelait, ils le foutent dehors. Il y en avait quarante en prison. Ils les ont fusillés tous. J'ai les noms là !

Ils ont fusillé les quarante ?

Ah tous. Pas pour moi, ils les ont fusillés car les fascistes, ils fusillaient tout le monde. Ils sont des pauvres paysans. Et c'est des ouvriers donc, ils font rien. Ils sont pas fascistes, voilà, ils sont pas fascistes. C'est pour ça que l'a tué en... Je parle de... Alors j'arrivais, comme je vous disais tout à l'heure, je m'échappais. Je tardais

presque quinze jours pour arriver quarante kilomètres. Parce que je suis obligé de marcher la nuit. Parce que y en avait de trop des fascistes. Y avait la police civile. Y avait l'armée, entre la zone républicaine et la zone fasciste. Alors je marchais dans la nuit, alors quand j'arrivais à Castilla, on avait des copains qui sont échappés déjà. Il me connaît. Je veux dire là-bas, il y avait du comité quelques jours. Mais après, il est venu le fasciste. Il m'a foutu dehors, j'étais en Estepona. Je disais, on a organisé le bataillon "Fermin Talbocheas." C'est la mère des Cadiz, quand la révolution, pendant la primera republica. Et là j'ai été lieutenant, c'est ça, c'est lieutenant de le... Alors j'ai commencé jusqu'à Marbella, jusqu'à et les fascistes de... Parce que là-bas, la eso de, comment ça s'appelle, la retirada. Comment dit-on "la retirada" ?

La retraite, la retraite.

No, no, la retirada de Malaga.

Ben si la retraite, l'évacuation.

L'évacuation de Malaga, et c'est terrible ça. Y en avait trois avions, qui venaient de Cordoba. Ils passaient au-dessus de nous. Il manquait pas beaucoup pour nous prendre les cheveux. Et il y en a mille personnes, il y en avait trois voitures de guerre, "el canaria y el cervela", qui étaient à, pfff, à deux cent mètres de là. Il y a eu mille, mille et mille morts. C'est terrible. Et l'Histoire ne le dit pas. Alors quand je suis arrivé à Almería, je le dis à mon copain, à Pino qu'il s'appelait, qui était commandant d'un bataillon : "Ecoutez je ne veux plus continuer". Je ne voulais pas continuer parce que je connais trop de monde. Et j'ai entendu que la guerre, et que c'est la discipline. Et là-bas les copains, c'est pareil que quand la republica que travaillait que pour faire quelque chose sans oublier de la opinion, tout de l'opinion de l'autre. J'ai entendu que ça, alors je suis parti. Je suis rentré dans la police et j'ai été CRS jusqu'à ce que c'est fini la guerre. Je finis la guerre, yo en el front deux ou trois fois et après j'ai fini la en Barcelona.

En tant que garde d'assaut. Vous étiez dans les gardes d'assaut ?

Guardia de asalto, que c'est les C.R.S. ici.

C'est ça, voilà. C'était où ça, en Catalogne, à Barcelone ?

J'étais à Madrid. J'ai été en Catalogne. J'ai été à Valencia, parce que vous savez, ils nous envoyaient là-bas une fois. J'ai fini en Barcelona.

Donc votre engagement a été dès le début dans la guerre.

C'est pour la guerre. C'est pour la guerre seulement. Et parce que dans une révolution ou une guerre, c'est, ou... Comment s'appelle una pistola, comment on appelle ça ?

Un pistolet, un revolver.

Un revolver, c'est un copain de toi. C'est ta defense, parce que là-bas, y'en avait quelqu'un, c'est des fascistes. Et c'est ça, y como ça, c'est pour ça que je rentrais après. Après ça y'a beaucoup de copains qui me l'ont dit, c'est meilleur pour ta personnalité parce que ça me rend... C'est meilleur que tu restes là. Et je restais là-bas jusqu'à la fin de la guerre.

Donc c'est-à-dire vous êtes passés en France après. A quel endroit et à quelle date ?

J'ai passé la guerre le 13 février de 1939, pour la Tour de Carol, que c'est à côté d'Andorra.

Oui, oui, la date, c'est 1939, le 13 février.

Le 9 de février de 1939.

1939, voilà, donc à la Tour de Carol. Et ensuite alors, vous avez été dirigé...

Ensuite, ensuite [*rires*], écoute-moi, je savais qu'en France, c'est les droits de l'homme... Ils disent que c'est le berceau des désemparés. Je ne m'attendais pas. Je le savais que huit cent mille personnes, il n'y a pas d'hôtel de trois toiles pour nous. Mais j'y suis allé quand même. Nous, entend dire que un autre accueil, plus humain, surtout pour la femme. Y avait beaucoup de mères, des gosses, vieux, des blessés tout ça. Et la femme, ils cherchaient tous gosses. Et après y en a beaucoup qui sont mortes, des gosses qui sont morts. Parce que la femme, elle était sèche, elles ne peut pas le donner de nourrir des gosses, parce qu'elle avait quatre ou cinq jours, sans manger, la route, fatiguée tout ça. Là c'est terrible ça. Y avait deux cent cinquante mille personnes, comment ça, sans manger. Alors en un côté, c'est la mer, l'océan Atlantique, non el Mediteraneo, et l'autre, c'est les gendarmes. Alors nous ne sommes pas comme du bétail, à marcher à droite, à marcher à gauche.

Vous avez été désarmé à la frontière ?

Tout de suite, on avait un film. Vous n'avez pas vu le film ? Tout de suite.

Et donc vous étiez au camp d'Argelès...

J'étais au camp d'Argelès-sur-mer. Et après un mois, on est passé au camp de Barcarès. Il y avait nous couchés par terre, sur le sable. Et il n'y avait rien, pas de baraques, rien. Et c'est le sable, oh pardon. Et y a la... Il demandait des ouvriers pour travailler. Alors c'était rigolo ça. C'est malheur, mais c'est rigolo. Y en avait une baraque. Y'en avait un type qui vient avec un haut parleur. Nous on a besoin de charpentiers. Oh ! tout le monde c'est charpentier, tout le monde c'est charpentier. [*rires*]. Si t'es même mécano, tout le monde [*rires*]. Je rigole. Sac à dos, on est sorti. Alors j'ai sorti la compagnie, la 135e compagnie, je travaillais. On nous a emmené à les Pyrénées. Comment s'appelle ? Les Pyrénées atlantiques, là-bas, à la frontière de

l'Italie, avait pour travailler. Je faisais des tranchées. Je faisais des routes. L'autre travaillait à l'agriculture, otro travaillait à couper le pain, otro travaillait les maraîchers. Alors jusqu'au mois de novembre, quand finit la guerre, c'est le mois de novembre de 40.

Ah oui, la débâcle en fait .

En mai, on est passé à la France.

Ah c'était en septembre 39, ça.

Alors nous de c'est la pioche et le pain. Et nous engageait l'armée. Alors je m'engageais l'armée. J'étais à l'armée, jusqu'à l'armistice, quand les Allemands envahi complètement. Et Pétain il était le chef. Alors, on va me mobiliser.

Quelle armée ? Où est-ce que vous êtes engagé ?

Le bataillon des volontaires étrangers.

Ah voilà.

C'est pas la Légion, c'est un 'esso' de la légion. Nous ne nous n'avait pas un contrat. Nous avait un contrat seulement période de guerre. Mais pas comme la Légion, que vous obligeait à signer cinq ou trois, ou quatre. Une fois la guerre, une fois l'armistice, ils nous ont foutus dehors. Voilà.

Et alors après, que s'est-il passé ?

[rires] Après ce qu'il s'est passé, de Perpignan on m'a démobilisé. Perpignan, je suis venu à Tarbes. A travailler en la casa de Alstom, qui fait encore des pièces d'avions et tout ça. Je vois qu'ils commençaient à les Espagnols. Ils commençaient le mis en

prison, encore... Je me rentrais dans le maquis. J'étais dans le maquis de l'Ariège, dans la partie de l'Ariège, Luz Saint-Sauveur, Bagnères-de-Bigorre, tout ça, jusqu'à la Libération qui nous a libérés à Tarbes. Parce que j'avais Tarbes, quand libéré à Tarbes, j'ai un groupe. Nous sommes pas beaucoup. Nous étions dix seulement, Parce que là-bas le beaucoup c'est beaucoup.

C'était par petits groupes, comme ça que vous agissiez...

Par grupo. Et j'ai fait du sabotage, des cosas como ça. On coupait la route. Quand les Allemands ils passaient en Espagne, il y en avait beaucoup, on faisait des sabotages comme ça. Et quand j'ai fini ça, j'ai commencé à travailler à Tarbes. Et c'est tout et après...

Donc vous, vous avez vécu la guerre française. Vous avez vécu la guerre dans le maquis en fait, vous avez vous êtes rest...

No, no, no, no, no. J'ai fait la guerre jusqu'à ce que l'Allemagne était en guerre avec la Francia.

Et ensuite ?

Après après l'armistice, l'Allemagne est restée. Puis je sais pas si maintenant, parce que ici, Pétain démobilisait tout le monde.

Oui, oui, après vous êtes allé dans les maquis.

Après je suis rentré dans le maquis. Il y avait beaucoup d'Espagnols, et des Français. Ah là-bas, il y avait tout de monde. Ah là-bas, tout le monde c'est communiste, socialiste, anarchiste... No parlait pas d'idéologie. On parlait seulement de notre situation, et de libérer la France le plus vite possible, voilà.

Très bien. Et donc après vous avez été démobilisé à Tarbes, c'est ça ?

Alors no, à Perpignan.

A Perpignan, démobilisé mais en 45.

Non pas en 45, mon fille, non [rires] Pardon. [rires] J'ai été démobilisé parce que démobilisation, et fini la guerre, y venait l'armistice. Mais vous le savez ça, déjà, non. C'était l'armistice. Votre papa y le savait non. Ils nous ont envoyés les Espagnols dans les camps de concentration encore d'Argelès-sur-mer. Mais en ce moment, c'est pas pareil, il y avait des baraques, il y avait tout. Il y avait un comité. Donne moi à militer comme les Français, et nous sommes libres nous, donner quatre sous, et c'est tout. Et c'est pour ça, qu'après, j'étais à Perpignan. Il y en avait beaucoup d'Espagnols. Il y avait des réunions. Et quelqu'un me dit, ils cherchaient "T'as pas travaillé à Tarbes ?" Alors c'est pour ça que je suis venu à Tarbes.

Oui, mais quand vous avez intégré les maquis, une fois que la guerre en France a été terminée, vous avez été démobilisé à nouveau ? Non ?

Après le maquis, ah si. Après c'était libre ça. On était libres comme les autres. Nous sortir de la forêt, du petit village, libres comme tout le monde. C'était pas pareil, là c'était libre...

Et donc là vous avez travaillé à Tarbes.

J'étais à Tarbes jusqu'à 50. Puis en 50 je suis venu ici à Bordeaux à travailler, parce qu'à Tarbes il y en avait pas beaucoup, à travailler.

Et pourquoi avez-vous donc choisi de revenir à Bordeaux ? C'était le travail en fait ?

Oui voilà, c'est ça. Le problème qu'on avait à Tarbes, c'était mon patron. C'était un lieutenant de l'armée française. Alors lui il était à Bacalan, avec un Anglais. Il y avait un Américain, une intendance qu'on l'appelait. Parce que le bateau américain, ils avaient la marchandise, parce que la guerre n'est pas finie encore. La guerre, elle continua. Alors la marchandise, elle est venue ici. Et ici ils le cherchaient. Alors un jour, je me retrouve à Tarbes. Et il me parlait : "Qu'est-ce que tu fais Serrano ?" Je lui dit : "écoutez moi je suis mal ici, j'ai pas de boulot". Il me dit : "Tu veux venir avec moi ? Je lui dis : "combien de chauffeurs ?" Parce qu'on a beaucoup de camions qui portent de la marchandise à Paris, la marchandise à La Rochelle, et à Italia, à l'Allemagne, et tout ça. Là je travaillais. Je travaillais là-bas. Et un jour, alors, je parle à mon patron monsieur Faure, me dit : "Serrano tu es obligé d'aller à Espana". Ça c'était en 53, quand l'Americain a mis l'Espana arrota. Alors je lui dis : "Écoutez monsieur Faure, vous savez, j'ai un problème en Espagne, je suis condamné à mort ! Et si je vais là-bas en Espagne..." Il me dit : "Non ! Non non ! Tant que tu tiens le camion, la guardia civile, elle te dit bonjour". Alors j'ai dit : "écoutez, en el camion oui, pour une fois que...". Alors je lui dis que non. Il me dit : "écoute moi, pour moi, je m'en fous". Mais les autres ne voulaient pas. Alors il m'a donné quinze jours. Si je ne voulais pas quinze jours, il me foutait dehors. Alors, avant les quinze jours, j'ai demandé la... , j'ai quitté la... Et j'ai commencé à travailler la mécanique. Je ne sais pas si vous vous en rappelez ça de... Et après j'ai été chez Peugeot. Peugeot j'ai resté jusqu'à soixante, jusqu'à ce que j'ai pris ma retraite, en 85.

Et quand vous êtes venu à Bordeaux, vous étiez marié déjà ?

Ah! Autres... c'est tout un autre problème [rires]. Quand... [rires] moi je m'a demandé ça. Et je me mariais le 15 de juin de 1938, en pleine guerre.

En Espagne donc, en Espagne.

Barcelona en pleine guerre. Alors je me rappelle qu'en ce moment, y en a pas beaucoup de mariage [rires]. Comme j'étais de la police, je dis la police, et on avait le

colomato la police, il m'a donné demi kilo d'haricots verts, un peu de viande. Il m'a donné un peu de, pas cochon [rires], la luffo [rires]. Je me rigole parce que je ne sais pas... Lui ne voulait pas le aluffo, no ? Ah si ? Ah y'en a qui ne voulait pas de aluffo, les Marocains, oh non, non. Bon, alors, excusez-moi de... [rires] Alors j'en avais deux copains [...] qui sont des témoins, me marier avec ma femme. Et je me rappelle y'a tombée une bombe [rires]. Et la lampe, elle est tombée juste dans l'assiette de haricots. Y avait des haricots partout, comme ci comme ça. Et alors après comme j'étais à côté d'Andorra, au front d'Andorra, et ma femme elle était à Barcelona. Et je voulais aller à Barcelona pour chercher ma femme. Alors je ne pouvais pas passer. Alors ma femme, elle est restée là-bas jusqu'à juillet, 15 juin. Je ne sais pas si vous vous rappelez. Si vous suivez ça, il y en avait un "miti" qui travaillait à Toulouse. Ça ne vous dit rien vous.

Non.

Fransisco. Ah bon. Je vous dis pour si vous le... Alors à ce moment ma femme, elle est venue, parce que ma femme... J'ai essayé de passer la frontière. Ils payaient mille, mille cinq-cent pesetas.

Pour passer la frontière.

Le type, il prenait les sous. Il était un mouchard. Et il se le parlait à patron, à la police. Ils l'ont mise encore en prison. Alors ma femme est retournée à Barcelona. Mais son patron où elle travaillait est du même village. Et elle était secrétaire, secrétaire de la mairie de Barcelona. Alors, il a appelé. Il a dit : "écoutez". Il le savait tout de suite qu'elle était en prison. Alors il a demandé pourquoi... Alors elle, elle a dit parce que mon mari il est... Il a dit "écoutez, ne t'inquiètes pas, tu vas partir". Alors deux polices fascistes, ils l'ont posée à la frontière de Espagne, parce que le type il était de la mairie. C'était une grande personnalité le type pour eux. Alors deux polices, alors elle est venue... le 15 de juin 1947. Alors ma petite fille, on a eu une fille, ma fille avait déjà sept ans, presque sept ans.

Donc vous n'avez pu vous retrouver qu'en 1947. C'était, après de nombreuses années quand même.

Écoutez, à la base, je ne l'ai fait pour elle. Je le fais parce que j'avais une fille, parce que ici, vous savez, elle avait vingt-quatre ans. Et sans lunettes, [rises] y en avait, y'en avait des femmes. Y en avait beaucoup d'Espagnoles qui sont mariées. Enfin je dis, je m'en fiche, je l'ai gardée. Je suis pas meilleur que l'autre pour honnête. J'ai entendu que c'est comme ça, alors voilà.

Et avez-vous gardé des liens avec votre pays ?

Des biens ?

Des liens, des liens. Des contacts.

En ce moment, ya, avec ma femme oui. J'ai mis des lettres par la Croix rouge française. La Croix rouge ils l'ont passé par Suisse, de Suisse passée à Barcelona. Ma femme de Barcelona écrit en Suisse, et de Suisse...

Donc, par la Croix rouge. Alors vous vous êtes...

Toujours par la Croix rouge, voilà.

Et, êtes-vous revenu en Espagne ?

En Espagne en 70, trente ans après. Mon père et ma mère étaient morts déjà.

Et vous n'avez pas été inquiété en 1970 parce que le...

Non parce que je suis libéré déjà. J'étais condamné à mort déjà. Mais Franco il avait donné... Franco est mort après. Cinq ans après, il est mort Franco. C'est pas pareil. On est trop de la résistance. C'est pas pareil qu'avant Franco. Y a commencé à faire toute la résistance des étrangers tout ça, la mobilisation générale. Et Franco, commençait un peu, il laissait un peu de liberté quand même. C'est pour ça...

Et quand vous vous êtes installés à Bordeaux là-haut en France, vous, qu'est-ce que vous aviez rencontré comme problème ? Vous avez rencontré des problèmes ?

Non, non, non, non, non, non, non. En ce moment, non. A ce moment, j'étais tranquille. Et personne ne me demandait. J'avais la carte de séjour déjà, parce que quand on me demandait quelque chose, j'étais ma carte. Et fait beaucoup quand même, pas tout pour tout le monde. Pas pour tout le monde parce qu'il y avait des fonctionnaires. Quand même je n'étais pas embêté. Je travaillais. Jamais j'en ai eu un problème d'espagnol, de français. Jamais j'en ai eu. J'étais très bien avec tout le monde jusqu'à maintenant.

Alors, comment se passait votre vie au camp de concentration d'Argelès-sur-mer ? Et pourquoi concentration ? Parce que c'était pas les mêmes camps qu'en Allemagne par exemple.

Les camps de concentration d'Argelès ? Comme j'ai dit tout à l'heure, ils y rentraient huit cent personnes, huit cent mille personnes. Ils les ont mises pas dans un hôtel, les trois étoiles, les quatre étoiles. Ils nous ont mis là-bas comme des bêtes. Y en avait trois. Y en avait cinq camps de concentration. C'est pas la même. Cinq camps de concentration en France. Et donc ils m'ont mis là parce que c'est le plus près pour l'Andorre. C'est plus près que... Ils m'ont mis là-bas. Et camp de concentration...pfff... parce que ça c'est l'anti-salle de la folie. Les gens, ils sont partis à Espagne, et l'autre y en avait beaucoup qui se sont fait tuer. Autre s'est mis à nager... Ah là, c'est terrible. Là bas quand un type, il est mort. Y en a beaucoup, beaucoup qui sont morts. Alors la

famille, vous savez ce qu'ils font le copain ? Il fait un trou. Il le mis à et en parlant de [rises]. Et en parlant de la nécessité avec les Sénégalais [rises]... Ils nous disent de faire, [rises]... Je me rigole parce que ce moment, il nous dit de faire notre nécessité en la mer. Après qu'il est venue l'heure de s'aimer dans le sable.

Le sable.

Le sable. Alors ils font venir les Sénégalais. Ils le "pou, pou, à la playa". Mon Dieu, c'est terrible ça. Et après, que c'est malheureux ça, il fait du commerce avec nous. Après il y avait des bidons d'eau trente-cinq litres. Ils ont mis la terre et nous, et ça, l'excrément... C'est les paysans, c'est pour les paysans, pour la vigne, ils disent que c'est bon. Alors [rises] y'a chez nous, un bidon de, comment on l'appelle, la galambre, pour l'attacher comme ça, avec un morceau de bois comme ça, comme le chinois. On en avait, et on portait la terre comme ça. Et il s'est fait payer, pas nous, par les gendarmes, à nous on donnait un morceau de pain ou une boîte de sardines. C'est terrible, je sais pas raconter.

Et que faisiez-vous toute la journée dans ces camps-là ?

Je me promenais... Me promener, et de conter de... parce que y'en vingt trois cents quand même. Les gosses ils connaissent rien. Ils parlaient de la famille, de la situation qui ne voulait pas des souvenirs, tout ça. C'est pour ça que j'ai dit que des fois c'est l'anti-salle de la folie. Il est des gens qui devenaient fous et décédés. Sa mère là-bas, son père, les gosses...

Sans savoir

Sans savoir ! Sans savoir.

Les Sénégalais dont vous parliez, qui étiez vos gardiens [rises], vous les avez retrouvés après ?

Non, il y en avait beaucoup. Mais après, je trouvais pas le même. Peut-être qu'ils ne sont pas le même. Mais on avait un autre. Les Sénégalais très gentils avec nous. Celui-là qui étaient les plus mauvais c'étaient les Marocains. Il y avait beaucoup d'Algériens. Il y avait beaucoup de Russes aussi, de Russes blanches. Parce que quand finit la révolution russe, il y en avait beaucoup. Et je me rappelle [*rires*], les Sénégalais, partout ils comprennent le Français. Nous les Espagnols, rien. Alors je me rappelle quand il lui dit : "à position, tir, au coucher !" On s'en fout nous on restait debout [*rires*].

Vous ne compreniez pas, vous ne compreniez pas ?

[*rires*] Alors, je veux dire, les types, ils nous traitent comme ça : "Oh, coucher, coucher". Et alors par terre. Après, quand ils nous disent "à droite", nous s'en fout, à gauche. [*rires*] Quand on dit "à gauche", nous à droite. Alors c'est un film ça. C'est un film comique. C'est malheureux, c'est triste mais c'est comique.

Tragique

Je ne comprends pas parler français, quand même. [*rires*] Le Sénégalais, y a des fois, que ils comprennent le français. Il se rigolait. Il nous dit : "écoutez". Certain, il parlait l'espagnol, pas beaucoup. Mais s'il parlait espagnol, il nous filait un coup de main. Mais, c'est pas le même, pas le même oui. Je l'ai trouvé en camp de concentration avec des cheveux. Y'avait fait cadeau, no fait cadeau. C'est pas lui le responsable. Le responsable c'est le chef qui lui a dit : "écoutez la discipline, c'est la discipline". Parce que les Espagnols sont des sauvages, quelque chose comme ça. Et ben. C'est terrible ça.

Et pour en revenir à l'Espagne, vos parents étaient-ils d'accord avec votre engagement ?

Ils étaient morts mes parents.

Non, mais quand quand vous étiez jeune, quand la guerre a commencé, est-ce que vos parents étaient d'accord avec ce que...

Evidemment. Ma maman, elle était contente que je parte : j'étais condamné à mort. Déjà, je ne pouvais pas échapper à - comment ça s'appelle - de peloton d'exécution. Ils le savaient déjà. C'est pour ça qu'ils étaient contents que je parte. Seulement, ils le savaient au moins sept ou huit mois après que je voulais le... écrit de Barcelone.. non de Valencia, écrit de Valencia toujours pour la Croix rouge. Ils étaient contents. Quand je arrivé là-bas, ils existaient plus. Ma mère elle est morte en 40, en 45, mon père en 50 comme ça.

Et vous avez pu lui donner des nouvelles à votre père ? Non ?

Rien, rien. Et c'est ma femme qu'après me l'explique pour Barcelona. Parce que ma femme, il s'écrit avec elle.

Et vous avez de la famille encore en Espagne ?

J'en ai, ma fille. Et elle est mariée. J'en ai des petits-fils. J'ai une sœur en Andalousie, c'est tout. Je vais en Espagne deux fois l'année, en le mois de 'eso', l'autre fois pour Noël. Et comme ça, et l'autre fois, ils viennent ici me voir, parce que mon femme elle aime, parce que ma fille, elle est pas née ici. Ma petite fille c'est, ma fille elle est venue elle avec sept ans. Et, mes petites-filles, elles sont nées ici, elles connaissent le français. Elles sont bien installées. Elles sont parties. Alors mon mon gendre, il travaillait ici à Talence, en une imprimerie. Il a pris la retraite ouvrière, retiro obrero en espagnol [rises]. Il a pris la retraite. Ils sont partis en Espagne. Alors après, je resté ici, tout seul ici avec ma femme. Et ma femme, elle est morte. Et Espagne, no me dit rien. Espana ne me dit rien. J'arrive à Espagna et les poumons... Dix jours après, il me manquait de partir. L'homme est une bête. Il s'habitue ça. Ici je suis tout seul. J'en ai

de copains quand je vais à la fête comme ça, ou quelqu'un qui me trouve par là. Il y a des fois que je sors d'ici. Je m'en vais jusqu'à Quinconces à pied. Je reviens et je me trouve une personne pour lui dire bonjour.

Oui, vous êtes tout seul ici ?

C'est triste, c'est triste, faut le voir ça. Parce que la solitude c'est mauvais. C'est mauvais. Et ça revient toujours de ça, des photos et tout ça. España non, moi. Allez-y.

Après l'expérience que vous avez vécue, quel message vous voulez transmettre aux jeunes générations ?

Je l'ai dit... Parce que à moi, il me fait de la peine. J'arrive à España des fois. Je parle avec les gosses. Et quand je lui parle de la vie... non, le vieux, y en ai à la tête, à la guerre d'Espagne, la révolution, et les camps de concentration. Et je lui explique, ça appartient à l'histoire ça. C'est vieux, ça c'est pff. Et je le dis autre fois. J'en ai beaucoup des copains. J'en ai beaucoup des personnes qui sont mortes dans le camp de concentration. Aujourd'hui, ils vivent bien. Pas tout le monde, mais nous vivons bien. Parce que avant, je me rappelle, chez moi, il y avait des fois où nous mangions une fois la journée, une fois.

Vous ne mangiez qu'une fois par jour.

Y en a des jours, y en a des jours. Pas toujours. Là pour nous des pommes de terre, des salades, enfin des choses comme ça dans la camp. Parce que l'Andalousie, à ce moment, c'est le tiers monde. Maintenant quand je vois le petit noir, excuse-moi [rires], les petits noirs là-bas, de l'Afrique noire et tout ça, les gens qui crèvent de faim, je dis "c'est pas vrai, nous on était presque presque pareil !" Ils n'ont pas de docteurs. Ils n'ont pas d'infirmières. Ils n'avaient rien. Là-bas, les gens en ce moment

de ma génération, 40-45 ans, ils sont crevés. Il y en avait des cataractes. Des docteurs y en avait pas. Et c'est terrible ça. Maintenant regardez...

Et, quand vous étiez en France, juste après la guerre là, est-ce que vous avez apporté une aide à vos compatriotes en Espagne ?

Oh mon Dieu. Oh mon pauvre. C'est pour ça que je ne parle pas le français. C'est pour ça. Parce que je me suis occupé [*silence*], je m'occupais toujours. C'est pour ça que de travailler et de envoyer des sous à ma famille, et plus à un comité qui était en Espagne, n'est-ce pas. Y'en avait de tout, des communistes, socialistes, tous ensemble. La religion, et l'idéologie ne comptaient pas, on comprend. C'est pour ça que je m'occupais toujours des Espagnols, malgré que je travaillais avec des Français. Mais tout de suite que je sortais de là, du syndicat, et de la bourse du travail. Parce que y en avait deux, y avait la bourse du travail cours Aristide Briand et y'en a une autre dans les Landes. Alors j'étais des fois. Avant j'étais anarchiste. Je crois que... mais je suis arrivé à la conclusion que c'est une utopie, ça. Aujourd'hui, c'est pas possible, parce que "el comunismo libertario, nace cesio cantera de la miseria" (misère), "de le pobres" (les pauvres). Mais maintenant presque tout le monde fait le possible pour vivre le mieux possible, tu comprends. C'est pour ça que j'ai dû changer. Et un communiste. Je parle avec le communiste à condition de ne pas te fâcher avec moi. Tu te fâches, moi je lui dis "écoute ! Je m'en vais !" Oui, c'est vrai ! C'est la meilleure. Mais il vient et je parle avec tout le monde. Je vois d'où vient tout le monde, sur tout que me garde ma personnalité. Je suis celui que j'étais avant, mais c'est pas pareil. La télévision, qui aujourd'hui est transparente. On sait tous ce qu'il se passe. La technologie moderne, dans tous les sens du savoir, pour nous et pour ceux qu'on a aimé. Je connais. Je suis encore. Encore y en a des gens qui ont la tête encore un peu dure. C'est vrai que le communisme c'est médiocre, le socialisme c'est médiocre, la religion, alors tout le monde croit que... comme ça. Et c'est pas pareil.

Ça marche pas, apparemment. Donc M. Serrano vous allez m'expliquer comment ça se fait qu'au bout de soixante-dix années de grands services rendus à la France, vous n'avez pas eu votre nationalité française.

Je vous l'ai dit tout à l'heure, à moi ils me la donnaient tout de suite. Mais ma femme, y'en a, ils sont obligés attendre cinq ans. Alors je me suis fâché. Et je leur ai dit laisser le tomber. Et puis passé le cinq ans, je me trouvais bien, personne ne me dit rien. Ma femme travaillait. Moi aussi je travaillais. Alors j'étais tranquille. Et alors c'est pour ça que je n'ai pas... Parce que moi, c'est... après demande de la nationalité qu'est-ce que j'aurais ? Y en a beaucoup d'Espagnols qui demandaient la nationalité pour le travail, Parce que ici il y a une loi en France, que dix % de cent personnes. Cent français, dix étrangers. Mais à moi, comme j'avais la carte, la carte des combattants, ils ne me disent rien. Alors ils croient que je suis français. Et personne ne me dit rien. Alors c'est toujours ça. J'ai travaillé chez Peugeot. J'ai travaillé vingt-cinq ans. J'étais bien content. La preuve, quand je prends la retraite [Rires], parce que la retraite ouvrière c'était... prendre la retraite on m'a offert des cadeaux. On m'a offert une radio. Les gens étaient contents, quand même.

Ça ne vous a pas posé de problèmes dans la société.

Non non, aucun, aucun problème. Non, non, jamais. J'avais l'autorité. Jamais je n'avais de problèmes, non. J'étais...

Et votre fille, elle est née donc en Espagne. Elle était française, elle. Après, elle a eu la nationalité ou... ?

Non plus. La, mes petites-filles si. Ce sont des françaises. Ma fille non... Elle est venue ici. Elle avait sept ans. Elle était à l'école. Elle a fait ses études aussi. Après, elle s'est mariée. Parce que ma fille et mon gendre sont partis en Espagne. Parce que ma petite-fille, la première, qui a 47 ans déjà, [rises] 47 hé. Elle est née 63. Elle est partie en Espagne de vacances, avec la grand-mère, avec la mère de mon gendre. Il connaît

quelqu'un. Elle commençait la lettre. Et après à la troisième fois, elle s'est mariée. La deuxième, elle est partie avec sa sœur, elle s'est mariée. Alors, mon gendre qui en avait encore le béguin de l'Espagne, le madrilène, quand au moment de prendre la retraite, el retiro obrero, il est parti. Alors je suis resté ma femme et moi. Je suis resté ici tout seul, c'est le problème. C'est pour ça qu'ils sont partis.

Et que pensez-vous de la loi sur la mémoire qui a été votée en 2007 en Espagne ?

J'ai trouvé que c'était bien. J'ai trouvé que très bien. C'est normal ça, quand même. Parce que, écoutez, les gens ils, je crois que, 'toneladas, toneladas', de papier, pour écrire l'histoire de l'Espagne. Y de tinta, mais chacun l'a fait selon son idéologie, et selon sa... Parce que c'est pas pareil. Celui-là qui vécut une guerre et celui-là que fait une histoire, que la conta Pedro, que le conta Juan, c'est un combat différent, tu comprends. Je veux, comment on dit tout à l'heure, les quarante copains qui étaient chez moi que sont fusillés en Espagne, l'enterrement on les a mis dans la fosse commune ! Et comme ça y en avait beaucoup. Parce que après, écoutez. Nous aussi, les Républicains, nous sommes la madre superior, [*rires*]. Entre nous, nous fait beaucoup. Et c'est pour la défense. Ils nous ont attaqués, l'Espagne aussi avait beaucoup de fascistes. Et la "quinta columna" qu'on l'appelait, c'est pour ça que il a beaucoup plu. Beaucoup d'eau est passée sous les ponts. Et a tout emmené sur son passage. Et toi tu ne comprends rien. [*rires*]